

ANONYME

Les Rêveries du toxicomane solitaire



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2024

Like the succulence of pure opium itself.

NIKKI SUDDEN

Le présent texte a été adressé anonymement aux éditions
Allia.

© Éditions Allia, Paris, 1997, 2024.

AVANT-PROPOS

C'EST un texte épuisant que je présente ici, parce qu'il m'épuise en épuisant ma propre expérience. Je ne fais pas qu'une révélation publique, je me révèle à moi-même en levant tout ou partie du terrible voile qui nous protège complaisamment de nous-mêmes. Mais point de pudeur là où le salut est répudié. C'est un homme nu que je veux décrire.

Nu comme un ver, abandonné des dieux, voué aux gémonies, grinçant des dents sur son fumier, cherchant un lambeau de vérité pour s'en parer aux yeux du monde. Cependant en frontispice à cet essai je voudrais inscrire l'adage latin : *testis unus, testis nullus*. Si valeur il y a, elle n'existe que dans l'atypisme de mon témoignage, et se borne à cet atypisme que j'essaye de décrire avec précision. Il est rare que l'héroïne puisse mener à tenir un tel discours. C'est pourquoi il s'agit là d'une aberration, d'une monstruosité dans la monstruosité, d'un cas clinique paradoxal. Je ne parle qu'en mon nom. L'expérience intérieure ne se duplique pas et chacun reste toujours seul avec ses démons familiers. Il n'y a ni salut, ni potion magique pour se sauver.

LA REPRÉSENTATION commence. Un vieux film que je projette au fond de ma boîte crânienne. Comme ces cinémas itinérants d'avant-guerre où la pellicule tressautait. Il fait nuit. Au plafond les étoiles s'allument l'une après l'autre...

Voyages aux extrêmes de la mémoire. Descentes dans les cryptes du souvenir. Processions vers le cœur même d'un grand caveau où se décomposent et se recomposent les images d'un passé illusoire. Des repères fuyants, souvenirs obscurs d'une vie antérieure, sous la Régence, sous le Directoire... Un parfum mauve, des pas hésitants sur la neige, les branches noires d'un arbre battu par le vent rouge, des fenêtres closes, un sourire sans visage. Le rapide passage des siècles dans le tournoiement des secondes, des festivités nocturnes dans des jardins où jouent d'invisibles septuors. Le rire poignard des femmes, Cythère vers quoi nous faisons voile. L'ineffable beauté de la goutte de poison qui perle à l'extrémité de l'aiguille et glisse comme une larme de joie. L'exaltante finesse de la seringue à insuline. Le piston pressé avec recueillement.

Ces gestes scrupuleux par lesquels toujours le miracle recommence. Cette mort radieuse, injection de tous les paradis, recomposée avec une si gourmande exactitude.

Dès lors je compris à quoi servait d'exister et je n'existais que pour l'héroïne. Je me donnais à elle sous toutes les coutures. J'étais à l'abri du monde et, sur le pas de ma grotte chimique, je pouvais examiner ce monde dans son ensemble, le disséquer. Je veillais pour l'éternité, souverain, dans un sépulcre secret et confortable. J'avais trouvé la solution pour toujours. Il n'y avait plus rien au-dessus de moi et j'étais au tréfonds, blotti contre l'absolu, défait mais intouchable. Quelle éclatante victoire, une fois admis que le prix à payer était celui de mon sang.

Je ne réclamai plus rien. Toutes les libertés avaient été emportées. J'étais à la fin d'un vieux monde et d'un mauvais rêve : quelque chose d'atrocément neuf pouvait commencer. J'étais sur le pont, prêt à cingler vers l'au-delà. L'héroïne allait faire de moi un héros.

Je fus un toxicomane appliqué. Tout de suite, je considérai comme un rare privilège de prendre de l'héroïne. Cette joie, jamais je ne l'ai bradée. Tout du rituel et du plaisir conserva son aspect lustral. Rien de peccamineux dans

mon intoxication. Ce fut la grande affaire de ma vie. J'avais rencontré ma Béatrice. Je dois à l'héroïne mes plus grandes jouissances en ce monde. Magnanime, équanime, toujours aimable et prête à me soutenir, incomparable servante et miraculeuse maîtresse.

Elle peut être la lumière de ce monde. Quand tant d'yeux se ferment autour de moi, elle a su ouvrir les miens pour toujours.

Elle m'a appris l'art de vivre et de mourir, l'art d'écrire et de rêver ; qu'eus-je à payer en échange ? Je ne me souviens pas de m'être départi pour elle de la moindre parcelle d'âme ou de cœur. Elle a soigné mon corps malade, guéri mes crises d'hystérie, elle m'a donné les clefs pour sortir de l'alcoolisme. Elle m'a remis au monde et m'a fait rentrer dans la société de mes semblables. Grâce à elle l'hiver ne m'a jamais vu grippé et, lorsqu'il m'a fallu survivre sans un sou, elle a adouci les crampes d'estomac dont la faim me torturait. De ma mélancolie naturelle, elle a fait un jardin anglais. Enfin, elle a su neutraliser puis résorber mes nombreuses crises de névralgie faciale.

J'ai médité sur l'attitude de cette fée paradoxale qui me donnait tout et ne me demandait rien. Le bien-être est un principe inédit en ce monde. Si les hommes sont encore

en enfance, c'est une enfance bien souffreteuse, et je récuse sa débilité. Je puis jouir tout à ma guise, mais encore subtilement. La sensation d'être comme un dieu déplaît à ceux qui n'aiment qu'à peupler les cieux pour ne pas avoir à compter avec ce qui nous advient ici-bas. J'ai voulu connaître le prix de la liberté, j'ai voulu connaître le prix d'un instant. Mon royaume a été de ce monde. L'héroïne me fit le plus pauvre et le plus riche. Je me couronnais moi-même et tout fut dit.

Cette histoire vraie s'inscrivit, flamboyante, dans mon temps personnel et c'est tout naturellement qu'elle y fit sa place. Ce fut un âge d'or au creux des ténèbres extérieures. Je vécus à l'abri de tout sauveteur importun. Je fus à moi seul une blanche nation en joie. Je connus les fastes majuscules et, longtemps, je me suis couché de bonheur. Je vécus l'espace de nombreuses saisons, plus longues et plus intenses que les saisons des hommes. Et je m'empiffrai de ma propre divinité.

II

CE FUT tout de suite une expérience mystique. J'ai joué ma vie en solitaire. Jamais je n'entrai dans le ghetto des consommateurs de la chose. Ce cloaque relationnel, je n'en prenais connaissance qu'à travers les articles à scandale des journaux. La distance me séparant de ce pandémonium était de l'œnologue au pochard. Par l'aristocratie des veines, je sus trouver un farouche moyen de me scruter corps et âme. J'ai agi en conséquence, et j'ai focalisé mon attention sur ces altérations de conscience dont le mystère me séduisait. J'entendis le fracas d'antiques batailles. Des voix inouïes parlaient un langage incendiaire.

Qu'une injection d'un alcaloïde du pavot suffise à remettre en cause les fondements de la réalité triviale, voilà qui déjà me portait à préjuger très haut des capacités de l'héroïne. Là se trouvait l'escarboucle qui rutilait sur le front de Lucifer, le troisième œil, l'œil pinéal, atrophié sous la forme glandulaire de l'hypophyse. L'hypophyse qui gère les neurotransmetteurs par le biais de l'hypothalamus. Ces neurotransmetteurs que perturbe la prise répétée d'héroïne, laquelle